

VERS FRANÇAIS

I

L'un | chante les amours de la trop belle Hélène, |
L'un | veut le nom d'Hector | par le mon_de | semer, |
Et l'au_tre | par les flots de la nouvelle mer |
Conduit Jason | gagner les trésors de la laine. |

Moi | je chante le mal | qui | à mon gré | me mène : |
Car je veux, | si je puis, | par mes car_mes | charmer
Un tourment, | un souci, | une rage d'aimer, |
Et un espoir musard, | le flatteur de ma peine. |

De chanter rien d'autrui | aujourd'hui | n'ai que faire |
Car | de chanter pour moi | je n'ai que trop à faire. |
Or | si je gagne rien à ces vers que je sonne, |

Mada_me, | tu le sais, | ou si | mon temps | je perds : |
Tels qu'ils sont, | ils sont tiens : | tu m'as dicté mes vers, |
Tu les a faits en moi, | alors | je te les donne. |

II

J'allais seul | remâchant mes angoisses passées |
Voici - | Dieux | détournes ce triste malencontre ! | -
Sur chemin | d'un grand loup | l'effroyable rencontre, |
Qui, | vainqueur des brebis | de leur chien | délaissées, |

Terrassait | d'un mouton | les cuisses dépecées, |
Le grand deuil du berger. | Il rechigne | et me montre
Les dents | rouges de sang, | et puis | me passe contre, |
Menaçant mon amour, | je crois, | et mes pensées. |

De m'effrayer | depuis | ce présa_ge | ne cesse : |
Mais j'en consulterai sans plus à ma maîtresse. |
Onc | par moi | n'en sera pressé | le Delphi-en. |

Il le sait, | je le crois, | et m'en peut faire sage : |
Elle le sait aussi, | et sait bien d'avantage, |
Et dire, | et faire encor | et mon mal | et mon bien. |

III

Elle est malade, | hélas ! | que faut-il que je fasse ? |
Quel confort, | quel remède ? | Ô | cieux, | et vous m'oyez |
Tandis | que | devant vous | ce dur mal | vous voyez
Outrager sans pitié la douceur de sa face ! |

Si vous l'ôtez, | cruels, | à cette terre basse, |
S'il faut | d'el_le | là-haut | que | ri_ches | vous soyez, |
Au moins | pensez à moi | et, | pour Dieu, | m'octroyez, |
Qu'au moins | tout d'une main | Charon | tous deux | nous passe ; |

Ou | s'il est, | ce qu'on dit des deux frères d'Hélène, |
Que l'un pour l'autre | au ciel, | et | là-bas | se promène, |
Or accomplissez-moi une pareille envie. |

Ayez, | ayez de moi, | ayez quelque pitié, |
Laissez-nous, | en l'honneur de ma forte amitié, |
Moi | mourir de sa mort, | ell' | vivre de ma vie. |

IV

Ô | qui a jamais vu une barquette telle, |
Que celle où ma maîtresse est conduite sur l'eau ? |
L'eau | tremble, | et s'efforçant | sous ce riche vaisseau, |
Semble s'enorgueillir d'une charge si belle. |

On dirait que la nuit | à grands trou_pes | appelle
Les étoi_les, | pour voir cel_le, | dans le bateau, |
Qui est | de notre temps | un miracle nouveau, |
Et que | droit sur son chef | tout le ciel | étincelle. |

Pour vrai | onc | je ne vis une nuit | étoilée
Si bien que cette nuit qu'elle s'en est allée : |
Tous les as_tres | y sont, | qui | con_tent | étonnés |

Les biens | qu'ils ont | chacun | à ma Da_me | donnés ; |
Mais ils luisent plus clair, | étant rouges de honte
D'en avoir tant donné qu'ils n'en sachent le compte. |

V

Au milieu des chaleurs de juillet | l'altéré, |
Du nom de Marguerite | une fête est chômée, |
Une fête | à bon droit | de moi | tant estimée : |
Car | de ce jour | tout l'an | ce me semble | est paré. |

Ce beau et riche nom, | ce nom | vraiment doré, |
C'est le nom bienheureux dont ma Dame est nommée, |
Le nom | qui | de son los | charge la renommée, |
Et qui, | malgré les ans, | de vivre | est assuré. |

Ou l'encre et le papier | en ma main | faillira, |
Ou ce nom | en mes vers | par tout le monde | ira. |
Il faut qu'elle se voie | en cent car_tes | écrive.

Et qu'un jour | nos neveux, étonnés en tous temps,
Soit hiver, | soit été, | sans faveur du printemps, |
Voy-ent dans le papier | fleurir la Marguerite. |

VI

Ou soit lorsque le jour | le beau soleil | nous donne, |
Ou soit quand la nuit ôte aux choses la couleur, |
Je n'ai rien en l'esprit que ta grande valeur, |
Et ce souvenir seul | jamais | ne m'abandonne. |

À ce beau souvenir | tout entier | je me donne, |
Et | s'il tire | avec soi | toujours | quelque douleur, |
Je ne prends point cela toutefois pour malheur, |
Car | d'un tel souvenir | la douleur même | est bonne. |

Ce souvenir | me plaît | encor qu'il me tourmente, |
Car rien que tes valeurs | à moi | il ne présente. |
Il me déplaît d'un point qu'il fait que je repense |

Une grâce cent fois. | Désormais vois-je bien, |
Pour pouvoir penser tout ce que tu as de bien, |
Qu'il ne faut pas deux fois | qu'une grâ_ce | je pense. |

VII

Je publierai ce bel esprit qu'elle a, |
Le plus posé, | le plus sain, | le plus sûr, |
Le plus divin, | le plus vif, | le plus mûr, |
Qui oncq | du ciel | en la ter_re | vola. |

J'en sais le vrai, | et si cet esprit-là
Se laissait voir avecques sa grandeur, |
Alors | vraiment | verrait-on | par grand heur |
Les traits, | les arcs, | les amours qui sont là. |

À le vanter | je veux passer mon âge : |
Mais le vanter comme il faut, | c'est l'ouvrage
De quelque esprit, | hélas, | non pas du mien ; |

Non pas encor de celui d'un Virgile, |
Ni du vanteur du meurtri-er Achille ; |
Mais d'un esprit qui fut pareil au sien. |

VIII

Je veux qu'on sache au vrai comme elle était armée
Lorsqu'elle prit mon coeur au dedans de son fort, |
De peur | qu'à ma raison | on n'en donne le tort, |
Et | de m'avoir failli | qu'elle ne soit blâmée. |

Sa douceur, | sa grandeur, | ses yeux, | sa grâce aimée, |
Fut le rang | qui | premier | fit | sur moi | son effort ; |
Et puis | de ses vertus | un autre rang plus fort, |
Et son esprit, | le chef de cette grande armée. |

Qu'eusse-je fait tout seul ? | je me suis laissé prendre ; |
Mais | à son esprit seul | je me suis voulu rendre. |
C'est celui qui me prit, | qui | à son gré | me mène, |

Qui | de me faire mal | a eu tant de pouvoir : |
Mais | puisqu'il faut souffrir, | je me tiens fier d'avoir
Une si grand' raison d'une si grande peine. |

IX

Maint homme qui m'entend, | lorsqu'ainsi | je la vante, |
N'ayant rien de pareil | en nulle autre | éprouvé, |
Pense ce que j'en dis, | que je l'ay-e trouvé, |
Et croit | qu'à mon plaisir | ces louan_ges | j'invente. |

Mais si rien | de son los | en sa faveur | l'augmente, |
Si | de mentir pour elle | il m'est oncq arrivé, |
Je consens que je sois | de son amour | privé ; |
Je consens, | si je mens, | que mon espoir me mente. |

Qui ne m'en croit, | la voie : | il aura | lors | créance
De plus que je n'en dis, | d'autant comme j'en pense. |
Aussi, | pour dire vrai, | ce n'est pas là le doute, |

Si je la lou-e plus qu'elle n'a mérité, |
Si je fausse en disant plus que la vérité : |
Le doute | est si je fausse à ne la dire toute. |

X

O_res | je te veux faire un solennel serment, |
Non serment qui m'oblige à t'aimer d'avantage, |
Désormais | je ne puis ; | mais un vrai témoignage
À ceux qui me liront, | que j'aime loyaument. |

C'est pour vrai, | je vivrai, je mourrai en t'aimant. |
Je jure le haut ciel, | du grand Dieu | l'héritage, |
Je jure encor l'enfer, | de Pluton | le partage, |
Où auront | les parjur's | quelque jour | leur tourment ; |

Je jure Cupidon, | le Dieu pour qui j'endure ; |
Son arc, | ses traits, | ses yeux | et sa trous_se | je jure : |
Je n'aurais jamais fait : | je veux bien jurer mieux, |

J'en jure par la force et pouvoir de tes yeux, |
Je jure ta grandeur, | ta douceur | et ta grâce, |
Et ton esprit, | l'honneur de cette terre basse. |

XI

« Je sais ton ferme coeur, | je connais ta constance : |
Ne sois point las d'aimer, | et sois sûr que le jour, |
Que | mourant | quitterai notre commun séjour, |
Encor mourant, | de toi | j'aurai la souvenance. |

J'en prends témoin le Dieu | qui les fou_dres | élance, |
Qui | ramenant pour nous les saisons à leur tour, |
Vire les ans légers d'un éternel retour, |
Le Dieu | qui | les cieus branle à leur juste cadence, |

Qui fait marcher en ordre aux lois de la raison |
Ses as_tres, | les flambeaux de sa haute maison, |
Qui tient les gonds du ciel | et l'un et l'autre pôle. » |

Ainsi me dit ma Dame, | ainsi pour m'assurer
De son coeur débonnaire, | il lui plut de jurer ; |
Mais je l'eusse bien crue à sa simple parole. |

XII

J'ai un livre toscan, | dont la tranche est garnie
Richement d'or battu de l'une et l'autre part ; |
Le dessus | reluit d'or ; | et | au dedans | est l'art
Du comte Balthasar, de la Courtisanie. |

Où que je sois, | ce livre | est en ma compagnie. |
Aussi | c'est un présent de celle qui départ
À tout ce qu'elle voit, | à ce qui d'elle part, |
Quelque part, quelque rais de sa grâce infinie. |

Ô | livre bienheureux, | mon Maron, | mon Horace, |
Mon Homèr', | mon Pindar', | ce sem_ble, | te font place. |
D'être immortelle | ainsi | tu te peux bien vanter ; |

Elle fait cas de toi, | c'est assurance entière. |
À qui ne plairas-tu, | ayant pu contenter |
Des Mu_ses | la dixième | et | cer_tes | la première ? |

XIII

Reproche-moi maintenant, | je le veux, |
Si oncq | de toi | j'ai eu faveur aucune, |
Traî_tre, | légère, | inconstance fortune. |
Reproche-moi hardiment, | si tu peux. |

Depuis le jour | qu'en mal heu_re | mes yeux
Voy-ent | du ciel | la lumière importune, |
Je suis le but, | la décharge commune
De tous les coups de ton bras furi-eux. |

Bientôt | j'aurai, | - déjà | l'heu_re | s'avance, - |
J'aurai | de toi | par mort | quelque vengeance, |
Lorsque | de moi | l'â_me | sera partie. |

À toi | vraiment | le camp | demeurera ; |
Mais, | j'en suis sûr, | ma mort | te fâchera
De te laisser cruelle sans partie. |

XIV

Quand celle j'ois parler qui pare notre France, |
Lors | son riche propos | j'admire en écoutant ; |
Et | si elle se tait, | j'admire bien autant
La belle majesté de son grave silence. |

Si elle écrit, | ou lit, | si elle va, | ou danse, |
Lors | j'estime son port, | lors | son maintien constant, |
Et sa gai-e façon ; | et voir | en un instant |
De çà | de là | sortir mille grâ_ces | je pense. |

J'en dis un grand merci à ma vive amitié, |
De quoi j'y vois si clair ; | et | du peuple | ai pitié : |
De cents vertus qu'il voit | en un corps | ordonnées, |

La dîme | il ne voit pas, | il la laisse pour moi : |
Cer_tes | j'en ai pitié ; | un peu après | je voi
Qu'onc ne fu_rent | à tous | toutes grâ_ces | données. |

XV

Tu m'as rendu la vue, | Amour, | je le confesse. |
De grâce que c'était | à pei_ne | je savais, |
Dès lors | toute la grâce | en un monceau | je vois, |
De toutes parts | luisant en ma grande maîtresse. |

Lors | de voir et revoir ce trésor | je ne cesse, |
Comme un maçon | qui a | quelque riche paroi |
Creusé d'un pic heureux qui recèle sous soi |
Des avars aïeux | la secrète richesse. |

Or | j'ai | de tout le bien | la connaissance entière, |
Honteux de voir si tard la plaisante lumière : |
Mais que gagné-je, | Amour, | quand ma vue est plus claire, |

Que tu m'ouvres les yeux, | et m'affines les sens ? |
Et plus je vois de bien, | et plus de maux | je sens : |
Car le feu qui me brûle | est celui qui m'éclaire. |

XVI

Hélas ! | combien de jours, | hélas ! | combien de nuits |
J'ai vécu loin du lieu, où mon coeur fait demeure ! |
C'est le vingtième jour | que | sans jour | je demeure, |
Mais | en vingt jours | j'ai eu tout un siècle d'ennuis. |

Je n'en veux mal qu'à moi, | malheureux que je suis, |
Si je soupire en vain, | si | maintenant | j'en pleure ; |
C'est que, | mal avisé, | je laissais, en mal'heure, |
Celle-là | que | laisser nulle part | je ne puis. |

J'ai hon_te | que | déjà ma peau décolorée |
Se voit | par mes ennuis | de ri_des | labourée : |
J'ai hon_te | que | déjà | les douleurs inhumaines

Me blanchissent le poil sans le congé du temps. |
Encor moin_dre | je suis | au compte de mes ans, |
Et | déjà | je suis vieux | au compte de mes peines. |

XVII

Si | onc | j'eus droit, | or j'en ai de me plaindre : |
Car qui voudrait que je fusse content |
Étant loin d'elle ? | Et je ne sais pourtant, |
En étant près, | si mon mal serait moindre. |

Ou près, | ou loin, | le mal | me vient atteindre ; |
J'ai beau fuir, | en tous lieux | il m'attend |
Près, | un vif mal ; | et puis, | loin d'elle | étant, |
Une langueur, | autant ou plus à craindre. |

Ô | fier Amour, | que tu as | long | le bras, |
Puisqu'en fuyant | on ne l'évite pas ! |
Puisqu'il te plaît, | hélas ! | je suis témoin, |

Puisqu'à mon dam | il t'a plu que je sente |
Que ta main | a, | d'une arme non contente, |
Le feu de près, | et les flè_ches de loin. |

XVIII

Quand j'ose voir ma Dame, | Amour | guer_re | me livre, |
Et se pique à bon droit que je vais follement
Le chercher en son règne ; | et alors | justement |
Je souf_fre | d'un mutin témérai_re | la peine. |

Or me tiens-je loin d'elle, | et ta main inhumaine, |
Amour, | ne chôme pas : | mais | si | aucunement, |
Pitié | logeait en toi, | tu devais loyaument |
T'ayant laissé le camp, | me laisser prendre haleine. |

N'ai-je pas donc raison, | ô | Seigneur, | de me plaindre, |
Si | étant loin du feu, | ma chaleur | n'est pas moindre ? |
Quand | d'el_le | près | je suis, | lors | tu dois faire preuve

De ta force sur moi ; | mais or | tu dois aussi
Relâcher la rigueur de mon âpre souci : |
Trop mortelle | est la guerre | où l'on n'a jamais trêve. |

XIX

Enfant aveu_gle, | nain, qui n'as autre prouesse, |
Sinon | en trahison | quelque flê_che | tirer, |
Qui n'as autre plaisir sinon de déchirer |
En cent piè_ces | les coeurs de la folle jeunesse ; |

Le corps sans hon_te | nu | si ton père te laisse, |
Il montre qu'on se doit | loin de toi | retirer, |
Qui n'as rien que les coeurs que tu peux attirer
Par les traîtres appas de ta main larronnesse. |

Meurtrier, | larron, | pipeur, | dis-moi, dis hardiment, |
Si rien | aux tiens | jamais | tu donnas que tourment ? |
O_res, | sans t'épargner, | de toi | je me veux plaindre, |

Quel mal me feras tu que je n'aie enduré ? |
Mes maux | m'ont fait | dès lors | contre toi | assuré ; |
J'ai déjà tant souffert que je n'ai rien à craindre. |

XX

Je ne croirai jamais | que | de Vénus | sortisse
Un tel germe que toi. | Or ta ra_ce | j'ai su, |
Ô | enfant | sans pitié | : Mégè_re | t'a conçu, |
Et quelque louve | après | t'a baillé pour nourrice. |

Petit monstre malin, | c'est ta vieille malice,
Qui te tient accroupi ; | aucun | ne t'a reçu
Des hommes ni des Dieux que tu n'ai-es déçu ; |
Et encor ne se trouve aucun qui te punisse. |

Ô | traître, | ô | boutefeu, | donc | ta rage assouvie |
Ne fut ni sera oncq des maux de notre vie ! |
Je sais bien | que | de toi | je ne me puis défaire. |

Et | puisqu'ainsi | il va, | je vois bien désormais |
Que | tant que je vivrai, je ne serai jamais
Saoul de te dire mal, | ni toi saoul de m'en faire. |

XXI

Amour, | lorsque | premier | ma franchise fut morte, |
Combien j'avais perdu | encor | je ne savais, |
Et ne m'avisais pas, | mal sa_ge, | que j'avais
Épousé pour jamais une prison si forte. |

Je pensais me sauver de toi en quelque sorte, |
Au fort | m'éloignant d'elle ; | et | maintenant | je vois
Que je ne gagne rien à fu-ir devant toi, |
Car ton trait | en fuyant | avecques moi | j'emporte. |

Qui a vu au village un enfant enjoué, |
Qui | un bâton | derrière | à un chien | a noué, |
Le chien | d'être battu par derriè_re | s'étonne, |

Il se vire | et se frappe, | et les enfants joyeux |
Ri-ent qu'il va, | qu'il vient, | et | fuyant parmi eux |
Ne peut fuir les coups que lui-même se donne. |

XXII

Où qu'aïlle le soleil, | il ne voit terre aucune, |
Où les maux que tu fais ne te fassent nommer. |
Mais | de toi | ici-bas | qu'en doit-on présumer, |
Quand | de ton père | aussi | tu n'as | merci | pas une ? |

Ta force | en terre, | au ciel, | par tout le monde | est une : |
L'oiseau | par l'air | volant | sent la force d'aimer, |
Et les poissons | cachés dans le fond de la mer, |
Et | des poissons | le Roi, | le grand père Neptune. |

Le noir Pluton, | forcé par ta flèche guerrière, |
Sortit voir les rayons de l'étrange lumière. |
Ô | petit Dieu, | le ciel, | l'eau, | l'air, | l'enfer, | la terre, |

Te cri-ent le vainqueur ! | Or donc | laisse ces traits ; |
Tu n'as plus où tirer | : quand aura-t-on la paix, |
Si la victoire, | au pis, | n'est la fin de la guerre ? |

XXIII

J'ai fait preuve des deux, | or donc | je le puis dire : |
Sois-je près, | sois-je loin, | tant mal traité | je suis, |
Que choisir le meilleur | à grand' pei_ne | je puis, |
Fors que le mal présent me semble toujours pire. |

Las ! | en ce rude choix | que me faut-il élire ? |
Quand je ne la vois point, | les jours | me semblent nuits ; |
Et je sais | qu'à la voir | j'ai gagné mes ennuis : |
Mais dussé-je avoir pis, | de la voir | je désire. |

Quelque brave guerrier, hors du combat | surpris
D'un mousquet | a dépit | que | de près | il n'ait pris
Un plus honnête coup d'une lance cognue :

Et moi, | sachant combien j'ai partout enduré, |
D'avoir mal près et loin | je suis bien assuré ; |
Mais quoi ! | s'il faut mourir, | je veux voir qui me tue. |

XXIV

Ce jour'd'hui | du Soleil | la chaleur altérée |
A jauni le long poil de la belle Cérès : |
Enfin | il se retire ; | et nous gagnons le frais, |
Ma Marguerite et moi, | de la douce soirée, |

Nous traçons | dans les bois | quelque voie égarée : |
Amour | marche devant, | et nous marchons après. |
Si le vert ne nous plaît | des épaisses forêts, |
Nous descendons pour voir la couleur de la prée ; |

Nous vivons | francs d'émoi, | et n'avons point souci
Des Rois, | ni de la Cour, | ni des villes aussi. |
Ô | Médoc, | mon pays solitaire et sauvage, |

Il n'est point de pays plus plaisant à mes yeux : |
Tu es au bout du monde, | et je t'en aime mieux ; |
Nous savons | après tous | les malheurs de notre âge. |

XXV

Un lundi | fut le jour de la grande journée
Que l'Amour me livra : | ce jour | il fut vainqueur |
Ce jour | il se fit maître et tyran de mon coeur : |
Du fil de ce jour | pend toute ma destinée. |

Lors | fut | à mon tourment | ma vie | abandonnée, |
Lors | Amour | m'asservit à sa folle rigueur. |
C'est raison | qu'à ce jour, | le chef de ma langueur, |
Soit la place en mes vers | la première donnée. |

Je ne sais si Amour | alors | tendit ses toiles |
Ce jour-là pour m'avoir, | ou bien si les étoiles
S'étaient | encontre moy | en embuche | ordonnées ;

Pour vrai | je fus trahi, | mais la main | j'y prêtais : |
Car | plus fin contre moi | que nul au tre | j'étais, |
Qui sus tirer | d'un jour | tant de males années. |

SIX SONNETS

I

Si | on_ques | j'eus | de vous | quelque faveur |
Fausse légère, | inconstante rebelle |
Reprochez-la | reprochez : | quelle est-elle |
Sinon ouverte ou couverte rigueur ? |

Depuis le jour que vous donnais mon cœur |
Qu'ai-je pensé | qu'à vous être fidèle |
Loyal | constant ? | Vous | à m'être cruelle |
À me haïr | à me voir en langueur ? |

Dans peu de temps | je verrai la vengeance |
Et par ma mort : | ô | douce mort | avance : |
À mon regret | j'ai la vi-e trop dure. |

Cruelle, | à vous | le camp | demeurera ; |
Mais | vous fâchant | ma mort | me vengera. |
Quand n'aurez plus | qui | vos fiertés | endure. |

II

Enfant aveugle-né, | c'est bien grande prouesse, |
Venir en trahison | des flè_ches | nous tirer ! |
N'as-tu d'autre plaisir que venir déchirer
Les coeurs mal assurés de la simple jeunesse ? |

Ta mè_re | qui | tout nu | sans vergo_gne | te laisse,
Montre bien qu'on se doit | loin de toi | retirer, |
Ô | que sot | est celui qui se laisse attirer
À ton enfance vieille, | et double, | et tromperesse. |

Meurtrier, | larron, | pipeur, | fais-moi, | fais hardiment, |
Fais du pis que pourras : | redouble mon tourment. |
Je veux te défi-er | et ne veux plus me plaindre. |

Quel mal | me peux-tu faire - | ô | cruel sans merci |-
Que je n'aie enduré ? | Je suis tant endurci. - |
J'ai déjà tant souffert | que rien | je ne dois craindre. |

III

Hélas ! | combien de jours, | hélas ! | combien de nuits |
Ai-je vécu | banni d'où mon cœur fait demeure ? |
C'est le vingtième jour | que | sans jour | je demeure, |
Mais je passe | en vingt jour | plus d'un siècle d'ennuis. |

Je n'en veux mal qu'à moi, | fortuné que je suis ! |
Si je soupire | et plains, | si je lamente | et pleure, |
C'est que je m'éloignais | laissant | à la mal'heure, |
La beauté | qu'éloigner | nullement | je ne puis. |

Ma fa_ce | qui | déjà | de ri_des | labourée |
Par les ennuis soufferts | se voit décolorée |
Me fait rougir de honte : | ô | douleurs inhumaines ! |

Vous faites grisonner mon poil devant le temps. |
Combien que je sois jeune au compte de mes ans, |
Las ! | je suis déjà vieux au compte de mes peines. |

IV

Je veux qu'on sache, | Amour, | comme elle était armée |
Lorsqu'elle prit mon cœur au-dedans de son fort, |
Afin | qu'à ma raison | nul n'en donne le tort, |
Et | de m'avoir trahi | qu'elle ne soit blâmée. |

La douceur de ses yeux | des plus ru_des | aimée |
Menant mille beautés | fit le premier effort : |
Son entretien | poussait | de grâ_ces | un renfort. |
Son esprit | fut le chef de cette belle armée. |

Qu'eussé-je fait tout seul ? | Je me suis laissé prendre. |
Et c'est à son esprit que je voulus me rendre, |
Qui me prit, | qui me tient, | qui | à son gré | me mène. |

Ce tout divin esprit | a | sur moi | tout pouvoir, |
Mais | puisqu'il faut souffrir | je suis heureux d'avoir
Si juste occasi-on de souffrir tant de peines. |

V

Tu m'as ouvert les yeux, | Amour, | je le confesse : |
Car je ne pouvais voir que c'était de beauté |
De savoir, | de vertu, | d'adres_se, | de bonté : |
Aujourd'hui | je vois tout en ma belle maîtresse. |

Or | de voir et revoir ses grâces | je ne cesse. |
Je les pense | et repense. | À ma grand' loyauté |
J'en dis mille mercis pour avoir mérité
De connaître l'honneur | qui | tout orgueil | abaisse. |

J'ai | de ce bien divin | l'entière connaissance. |
À toi seul | j'en confesse, | Amour, | la redevance. |
Mais, | s'il faut dire vrai, | le trop savoir | me nuit. |

Tu m'as ouvert les yeux d'une lumière pure, |
Mais plus je vois de biens, | tant plus | de maux | j'endure : |
Et le feu qui m'éclaire | est celui qui me cuit. |

VI

J'ai senti les deux maux de l'amoureux martyr : |
Soit de près, | soit de loin, | si mal traité | je suis. |
Que je perds jugement : | et di_re | je ne puis, |
Fors que le mal présent me semble toujours pire. |

Las! | en ce choix forcé, | que me faut-il élire? |
Quand je ne la vois point, | les jours | me semblent nuits. |
Je sais | que | de la voir | viennent tous mes ennuis. |
Mais | dussé-je avoir pis, | de la voir | je désire. |

Le soldat courageux | blessé d'un coup de trait, |
Sans prouver sa vertu, | meurt avecque regret
De ne sentir le coup de quelque main connue. |

Moi qui connais combien j'ai | partout | enduré, |
De mourir près loin | suis toujours assuré. |
Mais quoi? | s'il faut mourir, | je veux voir qui me tue. |

VINGT-NEUF SONNETS

I

Pardon, | Amour, | pardon : | ô | seigneur, | je te voue
Le reste de mes ans, | ma voix | et mes écrits, |
Mes sanglots, | mes soupirs, | mes larmes et mes cris : |
Rien, | rien tenir d'aucun | que | de toi | je n'avoue. |

Hélas ! | comment | de moi | ma fortune | se joue ! |
De toi, | n'a pas long temps, | Amour, | je me suis ris : |
J'ai failli, | je le vois, | je me rends, | je suis pris ; |
J'ai trop gardé mon coeur ; | or | je le désavoue. |

Si j'ai, | pour le garder, | retardé ta victoire, |
Ne l'en traite plus mal : | plus grande | en est ta gloire ; |
Et si | du premier coup | tu ne m'as abattu, |

Pense qu'un bon vainqueur, | et né pour être grand, |
Son nouveau prisonnier, | quand | un coup | il se rend, |
Il prise | et l'aime mieux, | s'il a bien combattu. |

II

C'est Amour, | c'est Amour, | c'est lui seul, | je le sens : |
Mais le plus vif amour, | la poison la plus forte |
À qui | onq | pauvre coeur | ait ouver_te | la porte. |
Ce cruel | n'a pas mis un de ses traits perçants, |

Mais arc, | traits et carquois, | et lui | tout, | dans mes sens. |
Un mois | n'est point passé que ma franchise est morte, |
Que ce venin mortel | dans mes vei_nes | je porte, |
Et | déjà | j'ai perdu | et le coeur | et le sens. |

Et quoi ? | si cet amour | à mesu_re | croissait, |
Qui | en si grand tourment | dedans moi | se conçoit ! |
Ô | crois, si tu peux croître, | et amende en croissant. |

Tu te nourris de pleurs ; | des pleurs | je te promets, |
Et, | pour te rafraîchir, | des soupirs | pour jamais ; |
Mais que le plus grand mal | soit au moins en naissant ! |

III

C'est fait, | mon coeur, | quittons la liberté. |
De quoi dès lors servirait la défense,
Que d'agrandir | et la peine | et l'offense ? |
Plus ne suis fort, | ainsi que j'ai été. |

La raison | fut | un temps | de mon côté, |
Or, | révoltée, | elle veut que je pense
Qu'il faut servir, | et prendre en récompense |
Que | d'un tel noeud | nul ne fut arrêté. |

S'il se faut rendre, | alors | il est saison, |
Quand on n'a plus | devers soi | la raison. |
Je vois qu'Amour, | sans que je le desserve, |

Sans aucun droit, | se vient saisir de moi ; |
Et vois | qu'encor | il faut | à ce grand Roi, |
Quand il a tort, | que la raison lui serve. |

IV

C'était alors, | quand, | les chaleurs passées, |
Le sale automne | aux cu_ves | va | foulant |
Le raisin gras | dessous le pied | coulant, |
Que mes douleurs furent recommencées. |

Le paysan | bat ses gerbes amassées, |
Et | aux caveaux | ses bouillants fûts | roulant, |
Et des fruitiers | son autom_ne | croulant, |
Se venge lors des peines avancées. |

Serait-ce point un présage donné |
Que mon espoir est déjà moissonné ? |
Non | certes non ! | Mais | pour certain | je pense, |

J'aurai, | si bien | à deviner | j'entends, |
Si l'on peut rien pronostiquer du temps, |
Quelque grand fruit de ma longue espérance. |

V

J'ai vu ses yeux perçants, | j'ai vu sa face claire ; |
Nul | jamais, | sans son dam, | ne regarde les Dieux : |
Froid, | sans coeur | me laissa son oeil victori-eux, |
Tout étourdi du coup de sa forte lumière : |

Comme un | surpris de nuit aux champs, | quand il éclaire, |
Étonné, | se pâlit si la flèche des cieux, |
Sifflant, | lui passe contre | et lui serre les yeux ; |
Il tremble, | et voit, | transi, | Jupiter en colère. |

Dis-moi, | Madame, | au vrai, | dis-moi, | si tes yeux verts |
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'Amour tient couverts ? |
Tu les avais, | je crois, | la fois que je t'ai vue ; |

Au moins | il me souvient qu'il me fut lors avis
Qu'Amour, | tout à un coup, | quand | premier | je te vis, |
Débanda dessus moi | et son arc | et sa vue. |

VI

Ce dit | maint un de moi : | « De quoi se plaint-il tant, |
Perdant ses ans meilleurs en chose si légère ? |
Qu'a-t-il tant à crier, | si | encore | il espère ? |
Et, | s'il n'espère rien, | pourquoi n'est-il content ? »

Quand j'étais libre et sain, | j'en disais bien autant ; |
Mais | cer_tes | celui-là | n'a la raison entière, |
Mais a le coeur gâté de quelque rigueur fière, |
S'il se plaint de ma plainte, | et | mon mal | il n'entend. |

Amour, | tout à un coup, | de cent douleurs | me point : |
Et puis | l'on m'avertit que je ne cri-e point ! |
Si vain | je ne suis pas | que mon mal j'agrandisse

À force de parler : | si l'on peut m'exempter, |
Je quitte les sonnets, | je quitte le chanter.
Qui me défend le deuil, | celui-là | me guérisse. |

VII

Quant | à chanter ton los | parfois | je m'aventure, |
Sans oser | ton grand nom | dans mes vers | exprimer, |
Sondant le moins profond de cette large mer, |
Je tremble de m'y perdre, | et aux ri_ves | m'assure ; |

Je crains, | en louant mal, | que je te fasse injure. |
Mais le peuple, | étonné d'ouïr tant t'estimer, |
Ardant de te connaître, | essaie à te nommer, |
Et, | cherchant ton saint nom | ainsi | à l'aventure, |

Ébloui, n'atteint pas à voir chose si claire ; |
Et ne te trouve point, | ce grossier populaire, |
Qui | n'ayant qu'un moyen, | ne voit pas celui-là : |

C'est que s'il peut trier, | la comparaison | faite, |
Des parfaites du monde, | une la plus parfaite, |
Lors, | s'il a voix, | qu'il crie hardiment : « La voilà ! »

VIII

Quand viendra ce jour-là, | que ton nom | au vrai | passe
Par France dans mes vers ? | combien et quantes fois
S'en empressent mon coeur, | s'en démangent mes doigts ? |
Souvent | dans mes écrits | de soi-même | il prend place. |

Malgré moi | je t'écris, | malgré moi | je t'efface. |
Quand Astré-e viendrait, | et la foi, | et le droit, |
Alors, | joyeux, | ton nom | au mon_de | se rendrait. |
Et lors, | c'est à ce temps, | que | cacher | il te fasse, |

C'est | à ce temps malin | une grande vergogne. |
Donc, | Mada_me, | c'est dit, | tu seras ma Dordogne. |
Toutefois laisse-moi, | laisse-moi | ton nom | mettre ; |

Ayez pitié du temps : | si | au jour | je te mets, |
Si le temps te connaît, | lors | je te le promets, |
Lors | il sera doré, | s'il le doit jamais être. |

IX

Ô, | entre tes beautés, | que ta constance | est belle ! |
C'est ce coeur assuré, | ce courage constant, |
C'est, | parmi tes vertus, | ce que l'on prise tant : |
Aussi | qu'est-il plus beau qu'une amitié fidèle ? |

Or, | ne charge donc rien de ta soeur infidèle, |
De Vézè_re, | ta sœur, | elle va | s'écartant, |
Toujours flottant | mal sûre en son cours inconstant : |
Vois-tu | comme, | à leur gré, | les vents se jou-ent d'elle ? |

Et ne te repent point, | pour droit de ton aînage, |
D'avoir déjà choisi la constance en partage. |
Même ra_ce | porta l'amitié souveraine

Des bons jumeaux, | desquels | l'un | à l'au_tre | départ |
Du ciel et de l'enfer | la moitié de sa part, |
Et l'amour diffamé de la trop belle Hélène. |

X

Je vois bien, | ma Dordogne, | encor hum_ble | tu vas : |
De te montrer Gasconne, | en Fran_ce, | tu as honte. |
Si | du ruisseau de Sorgue | on fait ores grand conte, |
C'est qu'il a bien été quelquefois aussi bas. |

Vois-tu le petit Loir | comme il hâte le pas ? |
Comme déjà | parmi les plus grands | il se conte ? |
Comme il marche hautain d'une course plus prompte
Tout à côté du Mince, | et il ne s'en plaint pas ? |

Un seul olivier d'Arne, | enté au bord de Loire, |
Le fait courir plus brave | et lui donne sa gloire. |
Laisse, | laisse-moi faire ; | et | un jour, | ma Dordogne, |

Si je devine bien, | on te connaîtra mieux : |
Et Garonne, | et le Rhône, | et ces autres grands Dieux,
En auront quelque ennui, | et, | possi_ble, | vergogne. |

XI

Toi qui ois mes soupirs, | ne me sois rigoureux,
Si mes larmes à part, | toutes mien_nes, | je verse, |
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse |
Du Florentin transi | les regrets langoureux, |

Ni de Catulle aussi, | le folâtre amoureux, |
Qui | le coeur de sa dame | en chatouillant | lui perce, |
Ni le savant amour du mi-grégois Properce : |
Ils n'aiment pas pour moi, | je n'aime pas pour eux. |

Qui pourra | sur autrui | ses douleurs | limiter, |
Celui pourra | d'autrui | les plain_tes | imiter : |
Chacun | sent son tourment, | et sait ce qu'il endure. |

Chacun | parla d'amour ainsi qu'il l'entendit. |
Je dis ce que mon coeur, | ce que mon mal | me dit. |
Que celui aime peu, | qui aime à la mesure ! |

XII

Quoi ? | qu'est-ce ? | ô | vents, | ô | nu-ës, | ô | l'orage !
À point nommé, | quand moi | d'elle | approchant, |
Les bois, | les monts, | les vallons | vois | tranchant, |
Sur moi, | soudain, | vous passez votre rage. |

O_res | mon coeur | s'embrase d'avantage. |
Allez, | allez faire peur au marchand |
Qui | dans la mer | les trésors | va | cherchant : |
Ce n'est ainsi qu'on m'abat le courage. |

Quand j'ois les vents, | leur tempête | et leurs cris, |
De leur malice, | en mon coeur, | je me ris : |
Me pensent-ils | pour cela | faire rendre ? |

Fasse le ciel du pire, | et l'air | aussi : |
Je veux, | je veux, | et le déclare ainsi, |
S'il faut mourir, | mourir comme Léandre. |

XIII

Vous qui aimez enco_re | ne savez, |
Ores, | m'oyant parler de mon Léandre, |
Ou jamais su, | vous y devez apprendre, |
Si rien de bon | dans le coeur | vous avez. |

Il osa bien, | branlant ses bras lavés, |
Armé d'amour, | contre l'eau | se défendre |
Qui | pour tribut | la fil_le | voulut prendre, |
Ayant le frère et le mouton | sauvés. |

Un soir, | vaincu par les flots rigoureux, |
Voyant déjà, | ce vaillant amoureux, |
Que l'eau maîtresse | à son plaisir | le tourne, |

Parlant aux flots, | leur jeta cette voix :
« Pardonnez-moi, | maintenant que j'y vois, |
Et gardez moi la mort, quand je retourne. »

XIV

Ô | coeur léger, | ô | courage mal sûr, |
Penses-tu plus | que | souffrir | je te puisse ? |
Ô | bonté creuse, | ô | couverte malice, |
Traître beauté, | venimeuse douceur ! |

Tu étais donc toujours sûr de ta soeur ?
Et moi, | trop simple, | il fallait que j'en fisse
L'essai sur moi, | et que | tard | j'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur ? |

Depuis le jour que j'ai pris à t'aimer, |
J'eusse vaincu les vagues de la mer : |
Qu'est-ce dès lors que je pourrais attendre ? |

Comment | de toi | pourrais-je être content ? |
Qui apprendra ton coeur d'être constant,
Puisque le mien ne le lui peut apprendre ? |

XV

Ce n'est pas moi que l'on abuse ainsi : |
Qu'à quelque enfant, | ces ru_ses | on emploie, |
Qui n'a nul goût, | qui n'entend rien qu'il oye : |
Je sais aimer, | je sais haïr aussi. |

Contente-toi de m'avoir | jusqu'ici |
Fermé les yeux ; | il est temps que j'y voie, |
Et que | dès lors | las et honteux | je sois |
D'avoir mal mis mon temps et mon souci. |

Oserais-tu, | m'ayant ainsi traité, |
Parler à moi jamais de fermeté ? |
Tu prends plaisir à ma douleur extrême ; |

Tu me défends de sentir mon tourment, |
Quand tu veux bien que je meure en t'aimant : |
Si je ne sens, | comment veux-tu que j'aime ? |

XVI

Ô | l'ai-je dit ? | hélas ! | l'ai-je songé ? |
Ou si, | pour vrai, | j'ai dit blasphème telle ? |
Ça, | fausse langue, | il faut que l'honneur d'elle, |
De moi, | par moi, | dessus moi, | soit vengé. |

Mon coeur | chez toi, | ô | Madame, | est logé : |
Là | donne-lui quelque gêne nouvelle, |
Fais-lui souffrir quelque peine cruelle ; |
Fais, | fais-lui tout, | fors lui donner congé. |

Or seras-tu, | je le sais, | trop humaine, |
Et ne pourras longuement voir ma peine. |
Mais un tel fait, | faut-il qu'il se pardonne ? |

À tout le moins, | haut je me dédirai
De mes sonnets, | et me démentirai : |
Pour ces deux faux, | cinq cent vrais | je t'en donne. |

XVII

Si ma raison | en moi | s'est pu remettre, |
Si | recouvrer | asteu_re | je me puis, |
Si j'ai du sens, | si | plus hom_me | je suis, |
Je t'en mercie, | ô | bienheureuse lettre. |

Qui m'eût, | hélas ! | qui m'eût su reconnaître, |
Lorsqu'enragé, | vaincu de mes ennuis, |
En blasphémant, | ma Da_me | je poursuis ? |
De loin, | honteux, | je te vis | lors | paraître, |

Ô | saint papier ; | alors | je me revins, |
Et | devers toi | dévotement | je vins : |
Je te don'rais un autel pour ce fait, |

Qu'on vit les traits de cette main divine ; |
Mais | de les voir | aucun hom_me | n'est digne, |
Ni moi aussi, ainsi qu'elle en eût fait. |

XVIII

J'étais près d'encourir pour jamais quelque blâme, |
De colère | échauffé, | mon coura_ge | brûlait, |
Ma folle voix | au gré de ma fureur | branlait, |
Je dépitais les dieux, | et encore ma Dame, |

Lorsqu'el_le, | de loin, | jette un brevet dans ma flamme : |
Je le sentis soudain comme il me rhabillait, |
Qu'aussitôt | devant lui | ma fureur | s'en allait, |
Qu'il me rendait, | vainqueur, | à sa pla_ce | mon âme. |

Entre vous | qui, | de moi, | ces merveil_les | oyez, |
Que me dites vous d'elle ? | et, | de grâ_ce, | voyez, |
Si | comme je le fais, | adorer | je la dois ? |

Quels mira_cles | en moi | pensez-vous qu'elle fasse |
De son oeil tout puissant, | ou d'un rais de sa face, |
Puisqu'en moi | firent tant | les traces de ses doigts ? |

XIX

Je tremblais devant elle, | et attendais, | transi, |
Pour venger mon forfait | quelque juste sentence, |
À moi-mê_me | conscient du poids de mon offense, |
Lorsqu'elle me dit : | « Va, | je te prends à merci. |

Que mon los | désormais | partout | soit éclairci : |
Emploi-e là tes ans, | et, | sans plus, | dès lors | pense
Enrichir de mon nom | par tes vers | notre France, |
Couvre de vers ta faute, | et paye-moi ainsi. » |

Sus donc, | ma plume ! | Il faut, | pour jouir de ma peine, |
Courir par sa grandeur d'une plus large veine. |
Mais prends garde à son oeil, | qu'il ne nous abandonne. |

Sans ses yeux, | nos esprits | se mourraient | languissants : |
Ils nous donnent le coeur, | ils nous donnent le sens : |
Pour se payer de moi, | il faut qu'elle me donne. |

XX

Ô | vous, | maudits sonnets, | vous qui eûtes l'audace
De toucher à ma Dame ! | ô | malins | et pervers, |
Des Mu_ses | le reproche, | et honte de mes vers ! |
Si je vous fis jamais, | s'il faut que je me fasse

Ce tort de confesser vous tenir de ma race, |
Lors, | pour vous, | les ruisseaux | ne furent pas ouverts |
D'Apollon le doré, | des Muses aux yeux verts ; |
Mais vous reçut | naissants | Tisiphone en leur place. |

Si j'ai oncq quelque part à la postérité, |
Je veux que l'un et l'autre en soit deshérité. |
Et | si | au feu vengeur | dès lors | je ne vous donne, |

C'est pour vous diffamer : | vivez, | chétifs, | vivez ; |
Vivez aux yeux de tous, | de tout honneur | privés ;
Car c'est pour vous punir, | qu'ainsi | je vous pardonne. |

XXI

N'ayez plus, | mes amis, | n'ayez plus cette envie |
Que je cesse d'aimer ; | laissez-moi, | obstiné, |
Vivre et mourir ainsi, | puisqu'il est ordonné : |
Mon amour, | c'est le fil auquel se tient ma vie. |

Ainsi | me dit la fée ; | ainsi | en Éagrie, |
Elle fit Méléagre | à l'amour | destiné, |
Et alluma la souche à l'heure où il fut né, |
Et dit : | « Toi et ce feu, | tenez-vous compagnie. »

Elle le dit ainsi, | et la fin ordonnée |
Suivit après le fil de cette destinée. |
La souche, | ce dit-on, | au feu | fut consumée. |

Et | dès lors, | grand miracle ! | en un même moment, |
On vit, | tout à un coup, | du misérable amant |
La vie et le tison | s'en aller en fumée. |

XXII

Quand tes yeux conquérants | étonné | je regarde, |
J'y vois dedans | à clair | tout mon espoir | écrit ; |
J'y vois dedans | Amour lui-mê_me | qui me rit, |
Et m'y mon_tre, | mignard, | le bonheur qu'il me garde. |

Mais, | quand | de te parler | parfois je me hasarde |
C'est lors que mon espoir | desséché | se tarit ; |
Et | d'avouer jamais | ton oeil, qui me nourrit, |
D'un seul mot de faveur, | cruel_le, | tu n'as garde. |

Si tes yeux | sont pour moi, | vois donc ce que je dis : |
Ce sont ceux-là, | sans plus, | à qui je me rendis. |
Mon Dieu, | quelle querelle | en toi-mê_me | se dresse, |

Si ta bouche et tes yeux se veulent démentir ? |
Mieux vaut, | mon doux tourment, | mieux vaut les départir, |
Et que je prenne au mot | de tes yeux | la promesse. |

XXIII

Ce sont tes yeux tranchants qui me font le courage. |
Je vois sauter dedans | la gai-e liberté, |
Et mon petit archer, | qui mène à son côté
La belle gaillardise | et | plaisir | le volage ; |

Mais après, | la rigueur de ton triste langage |
Me montre dans ton coeur la fière honnêteté ; |
Et, | condamné, | je vois la dure chasteté |
Là | gravement assise | et la vertu sauvage. |

Ainsi | mon temps divers | par ces va_gues | se passe : |
Tantôt | son oeil | m'appelle, | ou sa bou_che | me chasse. |
Hélas ! | en cet effort, | combien ai-je enduré ! |

Et | puisqu'on pense avoir | d'amour | quelque assurance |
Sans ces_se, | nuit et jour, | à la servir | je pense, |
Mais toujours | de mon mal | ne puis être assuré. |

XXIV

Or, | dis-je bien, | mon espérance | est morte. |
Or est-ce fait de mon aise et mon bien. |
Mon mal | est clair | : maintenant | je vois bien, |
J'ai épousé la douleur que je porte. |

Tout me court sus, | rien ne me reconforte, |
Tout m'abandonne, | et | d'el_le | je n'ai rien, |
Sinon toujours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte. |

Ce que j'attends, | c'est un jour | d'obtenir
Quelques soupirs des gens de l'avenir : |
Quelqu'un dira dessus moi par pitié : |

« Sa Dame et lui | naquirent | destinés, |
Également | de mourir | obstinés, |
L'un | en rigueur, | et l'autre | en amitié. |

XXV

J'ai tant vécu, | chétif en ma langueur, |
Que j'ai vu rompre, | et suis encor en vie |
Mon espérance | avant mes yeux | ravie, |
Contre l'écueil de sa fière rigueur. |

Que m'a servi | de tant d'ans | la longueur ? |
Elle n'est pas | de ma peine | assouvie : |
Elle s'en rit, | et n'a point d'autre envie
Que de tenir mon mal en sa vigueur. |

Donc_ques | j'aurai, malheureux en aimant, |
Toujours un coeur, | toujours nouveau tourment, |
Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine, |

Prêt à laisser la vi-e sous le faix : |
Qu'y ferait-on, | sinon ce que je fais ? |
Piqué du mal, | je m'obstine en ma peine. |

XXVI

Puisqu'ainsi sont mes dures destinées, |
J'en saoulerai, | si je puis, | mon souci, |
Si j'ai du mal, | elle le veut aussi : |
J'accomplirai mes peines ordonnées. |

Nymphes des bois, | qui avez, | étonnées, |
De mes douleurs, | je crois, | quelque merci, |
Qu'en pensez-vous ? | Puis-je durer ainsi, |
Si | à mes maux | trê_ves | ne sont données ? |

Or | si quelqu'une | à m'écouter | s'encline, |
Oyez, | et pour Dieu, | ce qu'ouï | je devine : |
Le jour | est près que mes for_ces | j'à vaines |

Ne pourront plus fournir à mon tourment ; |
C'est mon espoir | ; si je meurs en aimant, |
En quoi, | je crois, | faillirai-je à mes peines ? |

XXVII

Lorsque | lasse | est de me lasser ma peine, |
Amour, | d'un bien | mon mal | rafraîchissant, |
Flatte | au coeur mort | ma plai_e | languissant, |
Nourrit mon mal, | et lui fait prendre haleine. |

Lors | je conçois quelque espérance vaine ; |
Mais | aussitôt | ce dur tyran, | s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant, |
Pour l'étouffer, | cent tourments | il m'amène. |

Encor tout frais : | lors | je me vois | blâmant
D'avoir été rebelle à mon tourment. |
Vive le mal, | ô | Dieux, | qui me dévore ! |

Vive à son gré | mon tourment rigoureux ! |
Ô | bienheureux, | et bienheureux encore, |
Qui | sans relâche | est toujours malheureux. |

XXVIII

Si | contre Amour | je n'ai autre défense, |
Je m'en plaindrai, | mes vers | le maudiront, |
Et | après moi | les ro_ches | rediront
Le tort qu'il fait à ma dure constance. |

Puisque | de lui | j'endure cette offense, |
Au moins | tout haut, | mes ryth_mes | le diront, |
Et nos neveux, | alors qu'ils me liront, |
En l'outrageant, | m'en feront la vengeance. |

Ayant perdu tout l'aise que j'avais, |
Ce sera peu que de perdre ma voix. |
Sachant l'aigreur de mon triste souci,

Quel fut celui qui m'a fait cette plaie, |
Il en aura, | pour si dur coeur qu'il ait, |
Quelque pitié, | mais non pas de merci. |

XXIX

Jà | reluisait la benoite journée
Que la nature | au mon_de | te devait, |
Quand | des trésors qu'elle te réservait |
Sa grande clef te fut abandonnée. |

Tu pris la grâce | à toi seule | ordonnée, |
Tu pillas tant de beautés qu'elle avait, |
Tant qu'el_le, | fière, | alors qu'elle te voit, |
En est parfois elle-même | étonnée. |

Ta main | de prendre | enfin | se contenta, |
Mais la nature | encor | te présenta, |
Pour t'enrichir, | cette terre où nous sommes. |

Tu n'en pris rien | : mais, | en toi | tu t'en ris, |
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour être ici reine du coeur des hommes. |